

Citation style

Marin, Maxim : recension de : Stefan Lemny, Les Cantemir.
L'aventure européenne d'une famille princière au XVIIIe siècle,
Paris : Éditions Complexe, 2009, dans : Südost-Forschungen, 69/70
(2010/2011), p. 555-557, <https://recensio-stag.lorax.syslab.com/r/b94fbacc5ada29665c47399d25d708d4>



copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

den, recht groß war und bedeutsam für den Ausgang des Krieges gegen die Truppen der Habsburger.

An dieser Stelle lohnt es sich, die von Bexheti verwendeten Daten des französischen Botschafters Castagnères de Châteauneuf zu erwähnen, der einen Bericht an König Ludwig XIV. sandte, in dem er von 10 000 albanischen Männern spricht, die im osmanischen Militärlager von Niš stationiert waren. Im Rahmen des „Großen Türkenkrieges“ erwähnt der Autor auch die venezianischen Angriffe auf Ulcinj im Sommer 1696, das einer der wichtigsten Häfen an der Adria war, sowie die osmanische Niederlage bei der entscheidenden Schlacht von Senta am 11.9.1697, in der auch die albanischen Regimenter mit ihren Offizieren den größten Schlag erlitten.

In dieser Situation wurden die Verhandlungen zwischen dem Osmanischen Reich und den Alliierten im Frieden von Karlovac (1699) eröffnet. Trotz deutlicher territorialer Verluste blieben große Teile der Völker Südosteuropas weiterhin unter dem Einfluss der Hohen Pforte.

Die Studie von Nuri Bexheti ist eine bedeutsame wissenschaftliche Arbeit, die nicht nur eine umfassende Studie über die Zeit der Türkenkriege liefert, sondern auch über die Geschichte des albanischen Volkes und seiner Nachbarn in Südosteuropa, deren Schicksal für einen Zeitraum von fünf weiteren Jahrhunderten nach den Ereignissen, Entwicklungen und Kriegen des europäischen Teils des Osmanischen Reiches bestimmt und beeinflusst wurde. Vor allem gibt das Buch einen sehr umfassenden historischen Überblick über die militärischen Konfrontationen zwischen dem Osmanischen Reich und den Habsburgern in Südosteuropa sowie über die Rolle und Präsenz der Albaner in militärischen Formationen auf beiden Seiten.

Prishtina

Sylë Ukshini

Stefan LEMNY, Les Cantemir. L'aventure européenne d'une famille princière au XVIII^e siècle. Paris: Éditions Complexe 2009. 368 S., ISBN 978-2-8048-0170-0, € 24,-

Voilà un livre que l'on attendait depuis longtemps, car Démétrius/Dimitrie Cantemir et son fils Antiochus, deux personnalités célèbres de la culture roumaine et de la culture russe, étaient quasi inconnus au-delà des frontières de leurs pays. L'historien Stefan Lemny a réussi à écrire un livre méritoire, qui comble, enfin, un grand manque.

Son ouvrage constitue, par ailleurs, une première : la vie et l'œuvre du père et du fils, bien qu'ils représentent deux cultures différentes, font l'objet d'une étude commune, l'auteur voulant mettre en évidence « le lien étroit qui a existé entre les deux hommes » (23). Lemny s'étonne que l'œuvre des deux écrivains – roumain et russe – ait été étudiée séparément dans leurs pays, « un paradoxe » à son avis. Ici, nous ne soutenons pas son point de vue. Dimitrie Cantemir et son fils Antioch ont vécu dans deux mondes différents, ils appartiennent, par conséquent, à deux cultures nationales distinctes. Le père fut prince et écrivain roumain (moldave), le fils, prince, diplomate (ambassadeur) et poète russe ! Nous nous contenterons

donc de regarder de plus près la vie et l'œuvre de Dimitrie Cantemir et de porter un jugement critique sur la manière dont Stefan Lemny les a présentées dans son travail.

La vie de Dimitrie Cantemir comporte trois étapes : la première, passée en Moldavie (1673–1693), la seconde chez le « Grand Turc » à Istanbul (1693–1710), et la dernière, l'exil dans la Russie de Pierre le Grand (1711–1723). Il faut y mentionner aussi son règne éphémère en 1711, quand il n'occupa le trône de Moldavie que pendant huit mois.

Le lecteur (non initié) apprend au début du livre quelques détails nécessaires concernant la Moldavie, « le berceau des Cantemir, le pays où ils ont commencé leur parcours et dans lequel ils ont régné » (29). Ensuite, nous faisons connaissance avec le fondateur de la lignée, Constantin, dit le Vieux, « le premier à prendre le nom de Cantemir et à monter, au soir de sa vie, sur le trône de Moldavie » (37). C'était un guerrier redoutable, un homme politique habile, avide de pouvoir, ce qu'il inculqua à ses deux fils, Antioh, l'aîné, et Dimitrie, le cadet. Selon le chroniqueur Ion Neculce, il était « dépourvu de toute instruction, avait à peine appris à signer » (39).

Comme Antioh fut contraint de partir pour Istanbul « en tant que gage de la fidélité de son père à la Porte » (45) et que leur sœur quitta la maison familiale en se mariant, Dimitrie resta auprès de son vieux père. Celui-ci, « dans la solitude de son veuvage, reporte toute son affection et ses espoirs sur sa progéniture » (ibidem). De surcroît, Dimitrie ressemble si bien à son père que celui-ci « a l'impression d'avoir sous les yeux sa propre image vivante » (ibidem).

Constantin veilla à l'éducation et à l'instruction de son fils Dimitrie comme héritier du prince régnant. Dans ce but, il fit venir dans le palais princier « un moine grec, réputé érudit, Jérémie Cacavela » (47). Le jeune prince apprendra et approfondira les « lettres roumaines et étrangères, plus précisément le latin, le grec et le slavon » (ibidem). Toute sa vie durant, il sera reconnaissant à son père, « qui a eu la sagesse de lui donner les moyens de nourrir et de former son esprit » (ibidem). Plus tard, pendant son exil en Russie, Dimitrie rédigera « La vie de Constantin Cantemir dit le Vieux », où il témoignera à son père toute son affection filiale. Acquéreur de vastes connaissances et créant une œuvre impressionnante, Dimitrie Cantemir « s'est forgé un nom respectable dans la République des lettres » (43). C'est lui qui fit entrer les Cantemir dans l'histoire. Il s'initia parallèlement à l'art de gouverner et fut le premier prince philosophe dans l'histoire de la Roumanie, l'unique peut-être : « un Lorenzo de Medici al nostro », comme l'écrivait l'inimitable George Călinescu (*Histoire de la littérature roumaine. Compendium*. Bucarest 1968, 28).

Les deux autres étapes dans la vie de Dimitrie Cantemir sont décrites minutieusement par Stefan Lemny. L'historien fait preuve d'esprit critique et de circonspection dans la présentation de ces deux longues périodes de la vie du prince moldave. Son premier exil « volontaire » à Istanbul, « un haut lieu de l'histoire, au carrefour des deux continents européen et asiatique » (53), dura dix-sept ans (1693–1710) ! Pendant ce long séjour, « un épisode crucial dans la construction de sa personnalité » (59), le jeune prince étudia « le grec ancien et moderne, la philosophie d'Aristote, la théologie et la médecine » (60) et apprit profondément la langue turque, ce qui lui permettra d'écrire – en turc – un remarquable traité sur la musique ottomane. Son activité d'écrivain connut un épanouissement considérable. Cantemir publia en 1698, en édition bilingue roumaine et grecque, « Le Divan ou la Dispute du Sage avec le Monde » où, devant le tribunal de la raison, le Sage prise les biens célestes et éternels, tandis que le Monde défend les biens terrestres et transitoires;

quelques essais philosophiques et, vers 1704/1705, il rédigea le roman allégorique «L'Histoire hiéroglyphique», qui constitue un des textes de début de la littérature roumaine. C'est un «vrai *Roman de Renart* roumain» d'après Călinescu (*Histoire de la littérature roumaine*, 29). L'auteur y fustige de manière subtile les familles princières qui ourdissent des intrigues pour accaparer le pouvoir. Le roman ne paraîtra qu'au XIXe siècle !

En 1710, Cantemir est nommé par le sultan au trône de Moldavie. Peu après, on assiste à un coup de théâtre, à un «virage historique» (95): le prince philosophe, sous l'empire de «son instinct d'homme d'action et de pouvoir» (ibidem), trahit le sultan et passe dans le camp adverse, en s'alliant au tsar Pierre le Grand. En tant qu'homme politique, Cantemir prouva qu'il était «maître dans l'art du double jeu», qu'il maîtrisait à merveille «l'art de la dissimulation» (96). Son règne épisodique ne dura, hélas, que huit mois ! On connaît le dénouement: après la défaite cuisante de l'armée russe face à l'armée turque, en juillet 1711, à Stănilești, il fut contraint de se réfugier en Russie.

Le séjour de Cantemir dans la Russie de Pierre le Grand représente la dernière étape de son existence (1711–1723). Pendant son exil forcé, l'homme de lettres, l'«érudit passionné par ses recherches, écrira une dizaine de livres» (127). Parmi ces livres il faut citer la «Description de la Moldavie» (1716), un triptyque où l'auteur présente d'une manière claire et synthétique la géographie, la politique ainsi que la religion et la culture de la principauté moldave, et l'«Histoire de l'Empire ottoman», une œuvre de référence, écrite en latin, qui soulèvera l'admiration de Voltaire et lui vaudra une renommée européenne. Pour composer son livre, Cantemir s'appuya sur sa connaissance profonde de la société dans laquelle il avait vécu et tira avantage de sa longue expérience à la cour du «Grand Turc». L'homme politique sera constamment hanté par l'ambition de reconquérir le trône de sa Moldavie natale. Jamais il n'y renonça, même s'il fut nommé par Pierre le Grand conseiller secret et membre du Sénat – être sénateur signifiant la plus haute dignité de l'État russe !

Pour résumer, que ce soit durant son exil «volontaire» chez le «Grand Turc, l'ennemi le plus redouté du monde chrétien» (77), ou pendant son exil forcé à la cour de Pierre le Grand, Cantemir n'a jamais été heureux ! Le prince moldave fut à toute heure rongé par le mal du pays. Il nourrit continuellement l'ardent désir de retourner dans son pays natal pour remonter sur le trône, il est vrai, mais aussi – et surtout – pour y vivre, pour y mourir !

Dans le cadre de ce bref compte rendu nous ne saurons analyser en détail les opinions de Stefan Lemny au sujet de l'œuvre de Cantemir. Il faut souligner pourtant que l'historien s'avère bon connaisseur en la matière. Ses affirmations sont fondées, claires et justes, à une exception près ! A la page 75, il écrit à propos du «Divan» : «Le livre ne se distingue en rien de la vaste littérature européenne qui a été consacrée depuis des siècles à cette problématique.» Qu'il nous soit permis de le contredire. Historien impartial, il succombe ici à la fascination du prince-philosophe. Le «Divan» manque, à notre avis, de profondeur et de maturité. N'oublions pas que l'auteur n'avait que vingt-cinq ans à la parution de son premier ouvrage. Rappelons aussi que le grand historien de la littérature roumaine George Călinescu qualifiait le «Divan» de «composition scolaire» (*Histoire de la littérature roumaine*, 28).

Il faut savoir gré à Stefan Lemny de s'être rigoureusement documenté, d'avoir écrit un livre solide et d'avoir restitué à l'histoire européenne ces deux hommes de grande culture, tombés injustement dans l'oubli de nos jours !

Bonn

Maxim Marin